

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

COE. HUGUES J. DE LA VERGNE PRESIDENT MAURICE LAFARGUE

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de K. Claudel, Opticien, Successeur de R. & L. Claudel, 916 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.

Jeu. 24 septembre 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 a. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Le Clergé et la Guerre

La vie héroïque

Dans sa première conférence, donnée à la Madeleine, sur la vie héroïque, M. l'abbé Serpillanges s'est appuyé sur la notion même de l'héroïsme pour en montrer le caractère religieux.

Qu'est-ce que la religion? L'orateur la définit par sa triple étymologie: "relegere," relire; "reeligere," réélire; "religare," relier.

Notons du moins avec satisfaction le rapprochement que la nécessité de prélever à l'œuvre de défense nationale par l'union des cœurs a opérée entre le gouvernement, d'une part, et d'autre part, les forces vives du catholicisme, qui sont aussi des forces vives de la patrie.

Enfin "religare," relier: sous notre moi individuel, sous notre moi social, il y a dans les profondeurs de notre être un moi plus large encore, le moi humain. Par la religion, la nature humaine est reliée à Dieu. Or, qui peut douter que dans la guerre actuelle nos soldats ne combattent non seulement pour eux-mêmes et pour leurs foyers, non seulement pour la France, mais pour la civilisation, et c'est-à-dire pour la nature humaine amenée peu à peu, par le lent travail des siècles, à un état supérieur d'où le triomphe de notre ennemi la ferait rétrograder jusqu'à la barbarie? Relignons donc à Dieu le moi humain qui est en nous, afin qu'il y trouve le point d'appui qui assurera sa victorieuse résistance.

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié en nous-mêmes; que votre règne arrive dans ce pays dont les chefs tenaient jadis à honneur de se dire et de ne vouloir être que vos lieutenants; que votre volonté soit faite, Seigneur, mais qu'elle se montre paternelle, au moins à la fin des âges, que nous acceptons, si dures soient-elles, comme la condition de notre rachat, et dont nous sup-

encore sur la certitude de notre droit, — car cette victoire est dans la main de Dieu, infiniment juste, — méritons-la par l'acceptation totale, vaillante, de tous les sacrifices que l'heure nous impose et qui seront la rançon de la France; méritons-la par un sincère retour à ce Dieu dont la grâce, qu'il accorde toujours à la prière d'un cœur pur, nous les rendra plus faciles.

Dira-t-on que nous cérons à la peur en choisissant pour élever nos âmes vers Dieu et nous soumettre enfin à sa loi le moment où nous avons le plus besoin de lui, et que ce sentiment est dépourvu de noblesse? — Vain scrupule: la crainte n'est pas la sagesse, elle n'en est que le commencement. Est-ce à la crainte que cèdent nos soldats quand ils courent joyeusement sus à l'ennemi? — Non pas: la force morale qui les entraîne, c'est le patriotisme, mais un patriotisme dont le danger qui menace la patrie a réveillé toutes les énergies. Ainsi le péril national doit-il réveiller et réveiller-il en effet toutes les énergies de notre foi.

"Religere," relire: ce n'est pas assez de relire dans notre moi individuel le livre divin. Nous avons un moi social dont l'injure faite à la France nous sollicite de prendre conscience. Eh! bien donc, nous devons relire Dieu dans ce pays qui fut son royaume aux grandes époques des "gesta Dei per Francos. Ceux qui nous gouvernent ne veulent pas ou n'osent pas encore le nommer dans leurs discours, et c'est une tristesse pour l'Eglise de France. Ils disent: "Haut les cœurs!" mais le peuple a répondu, comme le servant au "Sursum corda": la messe. "Habemus ad dominum." L'écho a été plus éloquent que la parole.

Notons du moins avec satisfaction le rapprochement que la nécessité de prélever à l'œuvre de défense nationale par l'union des cœurs a opérée entre le gouvernement, d'une part, et d'autre part, les forces vives du catholicisme, qui sont aussi des forces vives de la patrie.

Enfin "religare," relier: sous notre moi individuel, sous notre moi social, il y a dans les profondeurs de notre être un moi plus large encore, le moi humain. Par la religion, la nature humaine est reliée à Dieu. Or, qui peut douter que dans la guerre actuelle nos soldats ne combattent non seulement pour eux-mêmes et pour leurs foyers, non seulement pour la France, mais pour la civilisation, et c'est-à-dire pour la nature humaine amenée peu à peu, par le lent travail des siècles, à un état supérieur d'où le triomphe de notre ennemi la ferait rétrograder jusqu'à la barbarie? Relignons donc à Dieu le moi humain qui est en nous, afin qu'il y trouve le point d'appui qui assurera sa victorieuse résistance.

Et l'abbé Serpillanges termine par une superbe adaptation du "Pater" à nos besoins actuels. C'est le "Pater de la France":

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié en nous-mêmes; que votre règne arrive dans ce pays dont les chefs tenaient jadis à honneur de se dire et de ne vouloir être que vos lieutenants; que votre volonté soit faite, Seigneur, mais qu'elle se montre paternelle, au moins à la fin des âges, que nous acceptons, si dures soient-elles, comme la condition de notre rachat, et dont nous sup-

plions pourtant votre miséricorde d'abréger la durée; donnez-nous notre pain quotidien, donnez-le surtout à ceux qui sont le plus en péril d'en manquer, donnez-le aux tout petits, qui sont les plus à plaindre quoiqu'ils ne le sachent pas; pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, comme nous voulons pardonner même à cet ennemi contre lequel nous n'invoquons que la justice; protégez-nous contre la tentation de nos peurs, de nos méfiances, de nos colères, et délivrez-nous de tout mal. Ainsi soit-il.

Prononcé au début de la guerre je suis sûr que cet émouvant et magnifique discours eût fait couler bien des larmes et nous eût arraché des applaudissements. Mais nous avons aimé nos cœurs de la triple armée d'airain. L'heure n'est plus aux manifestations extérieures d'une sensibilité exaspérée. Elle est tout entière à l'autre devoir. Et c'est d'une voix bien affirmée que nous avons chanté, quelques minutes plus tard, les yeux fixés ardemment sur l'hostie sainte de qui nous attendons en définitive le salut, la triple invocation de saint Michel, à sainte Geneviève, patronne de la ville et de la France, à la bienheureuse Jeanne d'Arc.

JULIEN DE NARFON.

UNE LETTRE DE M. JOSEPH FABRE

M. le sénateur Joseph Fabre m'a fait l'honneur de m'adresser la lettre suivante que je suis heureux de publier:

Monsieur et honoré confrère, Permettez à l'homme qui depuis trente ans poursuit l'institution de la fête nationale de Jeanne d'Arc, fête du patriotisme, de vous adresser les plus vives félicitations pour l'article que vous venez de publier sous ce titre: "Pieuses initiatives."

Tous mes sympathiques hommages.

JOSEPH FABRE.

Les élèves des grandes écoles.

Pourront être promus sous-lieutenants de réserve: 10. Lorsque leur instruction pratique aura été reconnue suffisante, les élèves de l'Ecole normale supérieure et les élèves de l'Ecole nationale des eaux et forêts, admis au concours de 1913 sous le régime de la loi du 7 août 1913, et qui ont été versés dans des corps de troupe à la mobilisation.

de l'Ecole des mines de Saint-tienne entrés à l'école sous le régime de la loi du 21 mars 1906, et ayant accompli une année de service militaire avant leur entrée à l'école, qui ont été versés dans des corps de troupes à la mobilisation.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Une lettre de territorial.

Un de nos amis, appartenant à l'armée territoriale, nous envoie une lettre où il décrit d'une façon intéressante l'état d'esprit d'un grand nombre de territoriaux encore jeunes et en pleine vigueur et qui voudraient pouvoir s'engager dans l'armée active. Cette sorte d'appel aux pouvoirs publics est une preuve de plus de l'élan ardent qui règne unanimement dans tous les rangs de notre armée depuis le conscription jusqu'au plus âgé des vétérans.

Nous venons d'arriver, après 17 heures de voyage, venant de X... Nous croyions que nous allions à Paris d'où l'on n'aurait sans doute pas manqué de nous faire avancer vers l'Est ou le Nord. Hélas! nous avons appris, au deux tiers du trajet, qu'il n'en était rien... Marcherons-nous jamais? C'est à pleurer d'énervement et de chagrin! Il y a près de moi des quantités de braves gens qui souffrent comme moi d'être loin de tout, dans chaque régiment territorial. Pourquoi ceux-là ne seraient-ils pas autorisés à permuter dans des corps de l'active ou de la réserve, s'ils sont reconnus solides et aptes à la guerre par le major? On accepte des engagements d'enfants de dix-neuf ans ou d'hommes au-dessus de quarante-cinq ans; pourquoi condamner à l'inaction dans des régiments de territoriale, vraie garde nationale, des soldats ou des gradés tout instruits, déjà réentraînés à la vie militaire par le mois qu'il viennent de passer dans l'active ou la réserve, et jouir en somme du même droit qui est accordé à de très jeunes gens et à des hommes âgés ignorants du service?

Il doit y avoir des vides à boucher, pourtant, que rempliraient ces territoriaux de trente-cinq à quarante ans, désireux de marcher.

Il y a dans la territoriale une immense majorité de pères de famille, d'hommes établis, qui sont prêts à faire tout leur devoir si l'occasion s'en présente, aussi bravement qu'ils le pourront. A côté d'eux, il y a d'anciens colporteurs ou des célibataires comme moi, qui considèrent comme une malchance d'être nés quelques mois trop tôt. Que l'on permette à ceux de s'en aller à la frontière s'ils le demandent, de même qu'en temps de paix on permet à ceux qui le demandent d'aller au Maroc. Ce seront quelques milliers de plus de bons soldats, instruits et entraînés, je le répète, et on leur épargnera un bien gros chagrin aussi.

Les tués.

On annonce la mort du capitaine Joseph Tallais, du 2e tirailleurs; du commandant Schwaëlleb; du sous-lieutenant Pierre-Achille Cestre, du 226e d'infanterie; du capitaine Emmanuel de Buchet, du 47e d'infanterie; du capitaine Arthur

Morel, du 117e d'infanterie; du colonel Marc Brossel-Heckel, du 161e d'infanterie; du capitaine Doré, du 3e d'infanterie; du colonel Louis Bérot, du 146e d'infanterie; du capitaine Marnas, du 141e d'infanterie; du sergent Jean Melman, du 109e d'infanterie; de l'aide-major Bronsin, tué par les Allemands tandis qu'il relevait des blessés sur le champ de bataille; du commandant Marnas, du 141e d'infanterie; du capitaine Bellissime; du lieutenant aviateur Jean Barbier, tué au cours d'une reconnaissance aérienne; du sous-lieutenant Gourey, du 11e chasseurs à pied; du capitaine Eréland, du 10e d'infanterie; du brigadier Robert Houduille.

Les blessés.

Un convoi de sept cents blessés, venant des Ardennes, est passé hier à midi à la gare de Versailles-Chantiers, se rendant à Maintenon.

Un autre convoi est passé à quatre heures et demie. Avec les blessés français se trouvaient quatre officiers et vingt soldats allemands blessés et prisonniers. Un soldat de garde ayant offert du pain à un des officiers, celui-ci lui a répondu par des insultes. On a dû retenir le soldat qui voulait le transpercer de sa baïonnette.

Hier matin, un nouveau convoi de blessés ayant pris part aux combats des Vosges, est arrivé en gare de Grenoble.

Ces blessés ont été répartis entre le lycée et l'asile de vieillards à la Tronche — qui a été, on le sait, évacué par les hospitalisés.

Grenoble a été, ainsi qu'on s'en rend compte, choisi par l'autorité militaire comme l'un des plus importants centres d'hospitalisation des victimes de la guerre.

Ajoutons qu'une vingtaine de blessés arrivés par les précédents convois sont complètement rétablis et ont pu rejoindre hier leur corps sur la frontière où ils brôlaient du désir de retourner.

Quelques autres, dont les blessures étaient superficielles, sont allés, sur leur demande, compléter leur guérison au milieu de leur famille.

De notre correspondant de St-Etienne.

Cent cinquante-neuf prisonniers allemands, tous soldats ou sous-officiers, sont internés dans le domaine de Solaure, qui appartenait autrefois aux jésuites, et qui est situé derrière l'hôpital de Bellevue. Ces prisonniers, qui n'ont avec eux aucun de leurs officiers, sont très soumis et disciplinés. Ils manifestent le plus grand respect dès qu'ils se trouvent en présence d'un officier français. Ils défiaient hier matin dans une cour, lorsque le général Boelle y est entré, ils ont immédiatement pris le pas de parade.

Il y a parmi eux des soldats de tous âges, depuis un engagé de seize ans, jusqu'à un réserviste de cinquante-trois ans. La plupart sont des réservistes bavarois mariés, pères de famille. L'un d'eux a huit enfants.

Ils sont enchantés du régime auquel ils sont soumis, et de la nourriture qui leur est donnée. Ils dérivent à leurs familles, en débutant par le "Gott mit uns" des catholiques bavarois, pour leur faire savoir qu'ils sont traités de la façon la plus satisfaisante. A leur arrivée à Saint-

Etienne, sur la déclaration qui leur avait été faite par leurs officiers, ils s'attendaient à être tous fusillés. Aussi, hier, quand on les fit mettre sur une ligne pour être vaccinés, leur inquiétude fut grande. Comme on les appelait à tour de rôle dans la salle de vaccination, et qu'ils ne voyaient pas revenir ceux qui les avaient précédés, ils crurent leur dernière heure arrivée. On eut beaucoup de peine à les rassurer.

— Avant-hier, sont arrivés à la gare d'Embrun 800 prisonniers de guerre allemands.

A la gare, le service d'ordre était organisé par le 12e chasseurs. C'est à pied que les prisonniers ont été conduits aux différents logements, qui ont été aménagés aux hangars de la place du Quartier (ancien maison centrale).

Sur le parcours, la foule accourut et ne fit aucune manifestation hostile.

Les prisonniers, qui appartenaient à des corps divers, fantassins badois, pionniers, portaient tous la tenue khaki sombre.

M. Joubert, maire, avait fait publier dans la matinée la proclamation suivante:

Mes chers concitoyens, 800 prisonniers de guerre sont attendus.

Je suis certain que vous saurez, à leur arrivée, comme pendant leur séjour, vous abstenir de toute manifestation.

Vous oublierez qu'ils sont les sujets serviles d'un monarque dont l'ambition éfrénée a déclenché la guerre pour asservir l'Europe, pour vous souvenir seulement que dans l'histoire on voit à chaque page la France chevaleresque à la tête de la civilisation.

Vous songerez que si parmi ces prisonniers il est des soldats coupables et féroces, il en est aussi qui répugnent à cette guerre, qui n'ont quitté leur foyer qu'à leur corps défendant, qui n'ont marché que sous le revolver des officiers.

Vous prouverez que dans nos Alpes, comme ailleurs, notre manière diffère de la manière germanique, que le Français ne frappe ni n'injurie un soldat vaincu, un soldat désarmé.

Nous sommes forts, restons dignes.

Le maire: JOUBERT.

Un espion fusillé.

Un espion allemand, nommé Conrad Beck, a été passé par les armes ce matin, à Belfort.

Le cabinet du ministre de la marine.

Sont nommés: Chef du cabinet: M. le capitaine de vaisseau Salaun.

Chef-adjoint du cabinet, chargé de la direction des affaires civiles et du secrétariat particulier: M. Le Troquer, ingénieur en chef des ponts et chaussées,

vous. Vous ne connaissez pas le général Malakoff ?

Pierre lui dit qu'il ne le connaissait pas. La Française le conduisit voir la chambre. Lui, sans regarder, déclara que la chambre lui plaisait.

— Et vous avez raison, se mit à bavarder la maîtresse. Vous serez très satisfait. Surtout remarquez que vous serez très satisfait comme il faut. A droite, c'est le comte... le comte... enfin, un nom que j'oublie toujours.

Le prix lui convenait tout à fait.

— Je déménagerai demain, dit Pierre.

— Très bien... Vous savez, chez moi, c'est la table d'hôte... une excellente cuisinière, un vrai cordon bleu...

Pierre se troubla. Comment ? La table d'hôte ?

— Je ne sais pas si cela me sera commode, dit-il.

— Oh! très commode! Vous pouvez payer un mois d'avance pour la chambre et pour la nourriture... Vous serez très satisfait.

Pierre fut gêné, mais il paya et partit, reconduit par les amabilités de Mme Role. Il décida de ne déménager pour rien au monde. Pour rien au monde! Cette dame le forcera à manger à la table commode, avec toute sorte de gens; de plus, il était habitué à manger toujours au même restaurant, là où le servait André!

La pensée de l'argent donné inutilement à l'hôteuse lui occasionnait une irritation maledive. — Voilà à quoi mène le désir ridicule de s'installer ailleurs pour vivre. Cela ne fait que des dépenses inutiles... quand on a besoin de son argent. Non! Non! Je garderai mon appartement. Que tout soit comme auparavant, autant que possible. Pour que ce soit un autre domestique qu'André qui me serve...

HYDRO-THER-MASS (massage) Procédé scientifique de bains froids. Mettre qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 8 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chronopodiste, manucure. Dames \$1.00. \$2.50 par mois. Douche et natation. \$2.25 pour \$10.00. Leçons de natation. 725 rue Gravier. M. et Mme ROBERT OSBORNE. 10 mai-1 an

chef de bataillon territorial du génie, détaché à l'état-major particulier du ministre. Chef adjoint du cabinet: M. Henri Coulon, avocat à la cour d'appel.

Sous-chef du cabinet: M. le lieutenant de vaisseau Pirot. Attaché au cabinet: MM. Maurice Caron et Ruedel. Chef du secrétariat particulier: M. Aubert.

Chef de la section administrative du cabinet: M. Bijard, contrôleur de première classe de la marine.

AMUSEMENTS

L'ORPHEUM

M. Maclyn Arbuckle paraît sur la scène du vaudeville cette semaine à l'Orpheum dans la petite comédie intitulée, "The Reform Candidate." Il est assisté de Mlle. Evelyn Wiedling, qui a si bien interprété le premier rôle de "Bought and Paid For." Le deuxième numéro programme est M. Alfred Bergen, un des meilleurs baritons de l'Amérique. Viennent ensuite Doris, Dot et Alma Wilson, trois délicieuses blondes connues également sous le nom de "Blonde Triplets" dans une nouveauté de vaudeville: "Through the Looking Glass."

Chas. de Haven et Freddie Nice nous offrent de très intéressantes danses dans "1913 Passing Show," "Cane Dance," "Tangled Footed Monkey Wrench" et d'autres.

Brown et Rochelle intéressent le public par un acte acrobatique. Les sœurs Oakland offrent des chansons aussi variées que leur costumes.

Les Frères Alexander sont les champions dans l'art de jongler avec des boîtes, avec une dextérité merveilleuse. Et pour terminer le "Orpheum Travel Weekly" fait faire à l'audience un voyage des plus pittoresques à travers le Japon, la Corse, l'Italie, l'Algérie et la Bretagne.

Le concert de l'orchestre accompagne les divers numéros de ce programme varié.

Fichtenbergs Dream-world Theater

Les amateurs de films intéressants doivent aller voir "La Vendetta" au théâtre Dream-world, sur la rue Canal près de la rue St-Charles; c'est un chef-d'œuvre des Ciné-Kleine qui a été tiré du roman célèbre du même nom par Marie Corelli.

"La Vendetta" a été monté dans les environs de Naples, ce qui assure des scènes merveilleuses.

Le public aura le loisir d'apprécier cette magnifique production, qui sera donnée tous les jours jusqu'à dimanche prochain.

LE METHODE BERLITZ

Nous commençons des classes de Français spéciales pour enfants, depuis le 15 juillet. Classes pour commerçants et étudiants avancés, littérature et histoire. Aussi, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine. Nos garanties que nos élèves obtiennent l'exercice le plus pur. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez.

The International School of Languages "Original Berlitz Method" 623 Madison Blanche. Tél. Main 3991. 3 Juin-1 an-merc-van Jim

Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE

(suite)

Mais, à chaque rencontre, elle lui paraissait plus belle... Et de nouveau se réveillait en lui cette idée qu'aucune jolie femme n'existerait plus pour lui avant que ce monstre de Loungtzeva eût assuré son avenir.

Il était obligé de sourire en écoutant la conversation grossière et choquante de Catherine Mikalovna, de s'accorder en tout avec elle, plus prudent que jamais, pensant chacune de ses paroles, parce qu'elle lui était nécessaire. Je suis un jeune. Je suis encore entre ses mains; mais après...

L'argent de Mme Loungtzeva prenait dans son imagination la forme d'une foule de plaisirs se succédant sans interruption; mais, attendant, il fallait patienter, se montrer patient avec elle... il en avait honte. Quand Gutchtal l'accompagnait au théâtre, il était extrêmement gêné. Il s'observait pour que Mme Loungtzeva ne le remarquât point, et elle ne le remarquait pas, ne le laissait pas s'éloigner d'elle. Les amis de Gutchtal, comprenant sa

situation, riaient de lui. Il s'en apercevait, pâlisait, s'irritait, mais se taisait et souriait lorsque le regardait Mme Loungtzeva.

Ils mangèrent ensemble dans la salle commune de l'hôtel, ce qui était pour Alexandre Jacovlevitch la source de petites souffrances chaque jour renouvelées. Il avait peur que ses voisins le voyant avec cette dame large d'épaules, commune, laid et qui ne savait pas se tenir correctement, ne rient de lui et le disent le jour de ses débuts:

— Ah! c'est ce Gutchtal, à l'"Hôtel de France", nourrit tous les jours un mammoth... Oh! Bien vite le mariage, il aura de l'argent, tout ira d'une autre manière.

Pierre Pavlovitch après avoir prêté de l'argent à son père, se sentit encore plus malheureux. Soixante quinze mille roubles au lieu de cent vingt-cinq, pensait-il; à quoi cela ressemblait-il! A présent, c'est fini, ma vie est empoisonnée. Je ne pourrais plus penser à rien tranquillement... J'aurai continuellement peur de ne pouvoir joindre les deux bouts. Est-ce que je peux vivre ainsi ?

Seigneur! Est-il possible que je sois un si grand pêcheur que les malheurs s'abattent journellement sur moi comme des châliments! Tous les hommes me sont des ennemis, ils me prennent tous pour leurs plaisirs... ils me méprisent, ils m'ont réduit à être malheureux, même quand je suis seul chez moi... Cela leur est égal. Ils sont venus ici, ils ont armé des pistolets et se sont mis à tirer l'un sur l'autre. Il est probable qu'ils l'ont déjà oublié et moi comment faut-il que je vive... Ils ne pensent pas à cela. Ils sont incapables de me comprendre. Si je leur disais que je souffre par leur faute, ils ne feraient qu'en rire. Hommes méchants et perfides...

ils n'ont pas pitié de leur prochain... Je suis maintenant un martyr et je ne peux parler à personne de mes souffrances. Je n'ai personne, je suis seul... et c'est bien. Je suis content de m'être débarrassé de mes amis et de mes connaissances. Comment m'aurait-ils torturé, si mes parents eux-mêmes me font souffrir par leur stupide malveillance.

Il prit son journal, mais posa la plume. — Non! dit-il, je ne peux pas écrire. Dans cette pièce, aucune pensée n'aboutit.

Pierre cacha le cahier et s'absorba de nouveau dans ses pensées incohérentes. Que faire ? Il ne peut pas vivre la plus longtemps... c'est une véritable souffrance... Il est nécessaire de déménager dans un appartement, moins cher... Maintenant, il a moins d'argent qu'auparavant, beaucoup moins... Son père est venu mendier près de lui. C'est insupportable... Mais comment partir d'ici... Il est habitué... C'est la sixième année... c'est important... Mais il n'est pas non plus possible de rester ici... Premièrement l'argent... En second lieu, la scène affreuse qui s'est déroulée ici... Ici, on ne peut pas... et il est impossible de partir... enfin, comment faire ? Non... c'est trop pénible, il vaut mieux partir...

Il se leva, alla dans l'antichambre, s'habilla et, sans appeler son domestique, sortit en poussant la porte derrière lui.

— Je vais chercher un appartement, pensait-il en descendant l'escalier. Cela m'est égal, n'importe où... il est impossible de rester ici...

Une fois dans la rue, il se mit à flâner, traitant passivement les jambes, levant les yeux à chaque instant pour voir s'il n'apercevait pas quelque petit billet blanc au fenêtré. Non, il n'en apercevait aucune part. Au bout de dix minutes, il voulait déjà s'en re-

tourner, mais il découvrit à une entrée, une annonce clouée à la porte: "A louer, une chambre meublée."

— Eh! bien, c'est ce qu'il faut, pense Pierre: une chambre, ce sera meilleur marché; tant mieux, je n'ai pas de domestique, je serai plus libre...

Il entra. Le portier était absent. Pierre se mit à monter l'escalier, pensant que sur une porte il devait y avoir une inscription, mais il n'y avait rien... Il chercha sans succès aux cinq étages, et ne rencontra personne. Ses chaussures lui semblaient faire un bruit énorme dans le silence. Il s'appliqua à descendre le plus doucement possible. Au troisième étage, il s'arrêta, songeur. Comment faire à présent? Ainsi, il était monté inutilement... C'est ennuyeux! Rien ne lui réussit.

Près de lui s'ouvrait une porte. Une vieille dame, en chapeau rond et manteau élégant, sortit. En passant à côté de Pierre Pavlovitch, elle le regarda avec étonnement, comme si elle se posait la question: Que veut-il ?

Pierre s'arma de courage.

— Permettez-moi de vous demander, commença-t-il, — c'est ici qu'il y a une chambre meublée à louer ?

La dame s'arrêta et sourit avec bienveillance: — Oh! oui, chez moi. Est-ce que monsieur ne parle pas français ?

— Oui, dit Pierre.

Elle se mit à parler français.

— Oui, dit Pierre.

Elle se mit à parler français.

— Entrez donc, je vous prie, si vous désirez la voir. C'est une jolie chambre. Je suis convaincu que vous serez satisfait. Le général Malakoff qui l'a occupée pendant trois ans, me disait souvent: "Ma chère madame Rolé, je ne me suis jamais aussi bien trouvé que chez

vous. Vous ne connaissez pas le général Malakoff ?

Pierre lui dit qu'il ne le connaissait pas. La Française le conduisit voir la chambre. Lui, sans regarder, déclara que la chambre lui plaisait.